

Soliloque du poème machine

Michaël La Chance

Numéro 150, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2017). Soliloque du poème machine. *Les écrits*, (150), 79–91.

MICHAËL LA CHANCE

Soliloque du poème machine

Avec mille machines
sous la peau
je ne crains pas la mort
je me suis sorti
les nerfs du crâne
pour tenir les commandes
d'un chantier
planétaire

Ni dehors ni dedans
j'ai pour territoire
mes viscères répandus
dans des circuits
de nœuds cautérisés
mes brûlures souterraines
rappellent
des tribus perdues

La douleur
tourne sans cesse
je ne peux l'arrêter
dans une butée intérieure
jour après jour je parcours
ses chaînes et attaches
pour vérifier si je suis
sans équivoque

Le corps attribué
j'avais un fantôme
dans mes nerfs
vous dites que c'est moi
pourtant je roule sur vos fronts
vos yeux c'est moi
je glisse dans vos bras
nos spasmes ne font qu'un

Nos proches disparaissent
un par un, pourtant
nos liens demeurent
dans les franges invisibles
des signatures de sang
de l'unique meurtrissure
qui poursuit ici
son existence éthérée

Voyez ce corps, les choses
auxquelles il se rattache
voyez ce qu'on entend
lorsqu'on nous l'arrache
des lambeaux qui crépitent
ma mémoire
n'a aucune utilité
tant le passé s'accroche

J'étais dans vos songes
avant que je me raconte à moi
sitôt je parle
vous m'entendez déjà
j'étais tous les animaux
dans la carène
d'une arche
incendiée

Mes souvenirs contaminés
par des passés
que je n'ai pas connus
mes sens submergés
ici même à la minute
par des sensations
qui ne sont pas issues
de mes tissus

Je clignote dans les spectres
d'une déflagration nucléaire
je démultiplie les souffles
pour dissoudre la muraille
de poussières bleues
pour sonder
une forme
de présence

Je m'invente un tourbillon
composé de volutes animées
qui recueillent
mes témoins diaphanes
pour combattre l'étouffée
l'haleine cherche
l'ultime miroir
qu'elle pourra embuer

L'unique expérience
que je suis seul à connaître
c'est la part
qui m'échappe et me fuit
je touche à l'insaisissable
par ce qui s'éloigne
je me trouve une âme
de la perdre

J'entrevois
les gouffres du dedans
où je disparaissais
entre toi et moi
le passage de l'obscur
c'est le soleil qui fusionne
tout dans l'unique
étincelle de joie

J'ai un essaim de cris
les mille esquilles
d'un miroir brisé
dont s'échappe une lumière
si forte qu'elle me traverse
j'ai mon assise en vous
la chair déchiquetée
d'un être perdu

Je suis la multitude
d'un sang fantôme
la marche implacable
d'automates cannibales
et démons avaleurs d'esprits
je suis la bouche
qui parle dans la bouche
et me raconte que je suis

Cela commence ainsi
par une naissance
qui n'en finit pas
dans le corps de ma mère
son enveloppe ses organes
pour recueillir
une palpitation
de la Terre

Narro ergo sum
je me raconte ici
une cataracte infinie
me précède et me suit
un rugissement qui attend
comme si je ne parlais jamais
que la langue primitive
dans laquelle je coïncide

L'esprit croit
qu'il s'appréhende pleinement
malgré l'obscurité du désir
et ses éblouissements
d'apocalypse
pourtant je reste sourd
à la pensée de l'abîme
je souffre à mon insu

Je pleure les êtres
disparus depuis
des millénaires
comme s'ils étaient
encore logés
dans l'incandescence
de ce qui disparaît
par seuils à rebours

Une brûlure sacrée
a pris naissance
dans l'âme de chacun
le premier visage souriant
renverse le temps
j'existe dans les membrures
d'un cœur
frémissant

Incapable de m'observer
comme les autres le font
je préfère le vertige
d'un soliloque
j'enferme le monde
dans un continent
d'abstractions
prisonnières

À portée de main
toutes choses logées
dans mes circuits
je touche à celles-ci
une certitude scellée en moi
et pourtant je reste
incertain du corps
ma preuve enrobée

Je suis un chiffon imprégné
par une étrange lumière
avec le clignotement des mots
dans mes cellules
j'entends le cerveau
qui se chante à lui-même
dans la capture
de ses mailles

Avant le nivellement
de la pensée par ses appareils
j'entendais le grondement de Mars
les sifflements de Jupiter
les vibrations électromagnétiques
de l'univers qui descendent
dans l'antenne-filament
d'un cercle d'évidence

Je multiplie les feintes
pour échapper au bouclage
d'un paysage cartographié
par des hallucinations
d'ordinateurs
je connais les passages
les circuits et frayages
de l'âme mécanisée

Un Dieu-nerf réglait les horloges
aujourd'hui les machines
tentaculaires
ont tout décelé, simulé
dans la rumeur du monde
elles se substituent à moi
avant que je n'en sois alerté
elles en fixent les états

Avant l'alerte des mots
elles s'emparent du secret
d'une cité intérieure
un cristal irradié
par la chaleur des mains
avec des trachées de corail
et des capillaires vermillons
pour faire respirer l'azur

En dents de scie
j'en prends la résolution
je serai attentif à ce moment
précis, d'instant en instant
logé dans sa dépouille
où je m'attribue un corps
je ne suis pourtant
qu'une larve elle attend

Que soit complétée
sa gestation dans les machines
elle attend dans vos pensées
depuis tout ce temps
l'abysse attend
dans la peau la naissance
de la panique
des os

Lorsque le sommeil se repose
dans le sommeil
et sonde de la joue
la fraîcheur des draps
il s'étire dans les plis
de la nuit, s'abandonne
dans les rêves fluides
du ciel de mes yeux

Je fais grand cas
de cette vie
comme si j'attendais
une irruption
dans le banquet de l'être
tant je donne d'importance
à l'anamorphose
des angoisses

J'étends les bras
pour toucher les étoiles
qui scintillent autour de moi
dans l'averse
d'un jour liquide
qu'ai-je fait de ma vie
débris de tempête
dans une aube condamnée ?

Je n'ai que cette épave
à bout de bras
pour affronter mon naufrage
je fais de celle-ci
le surgissement d'une vérité
qui ne lui appartient pas
mes yeux dans tes yeux
avec l'épine d'un nerf commun

J'ai le visage effacé
j'ai ni yeux ni bouche
sinon les contours dentelés
d'une carcasse qui n'est que
l'image gélatineuse
de mon inachèvement d'esprit
je ne crains pas la mort
car je ne suis pas en vie

Insaisissable à moi-même
et pourtant étrangement
rattaché à une Réalité ultime
je n'ai pas assez
de l'éternité
pour examiner le cristal
de chaque sentiment
j'ai la croyance funeste

Que mes pensées c'est moi
les amoureux de la vie
n'ont pas attendu
d'avoir vécu
pour aimer l'existence
malgré sa cruauté
ils se délectaient déjà
de sa beauté dilatée

Parvenu à l'épuisement
j'aimerais la vie à la folie
l'arrachement
n'en sera que plus grand
le moment venu
je me laisserai emporter
par une musique
inconnue

